

# UNUM, EIN, ONE, UN

-Ces chiens sont-ils convenable vêtus et gavés?

-Oui, Protecteur des Croyants.

-Alors qu'on les emmène et qu'ils rampent devant la Présence.

Et c'est ainsi que les ambassadeurs, pâles après des mois d'emprisonnement, furent conduits devant le trône de Soliman le Magnifique, sultan de Turquie, et le plus puissant roi en un temps de puissants monarques. Sous le grand dôme pourpre de la salle royale brillait le trône devant lequel le monde entier tremblait, lambrissé d'or et incrusté de perles. La fortune d'un empereur en gemmes adornait le dais de soie d'où pendait un rideau de perles chatoyant qui se terminait sur une frise d'émeraudes. Celles-ci formaient comme un halo de gloire au-dessus de la tête de Soliman. Pourtant la splendeur du trône pâlisait auprès de la silhouette étincelante, assise sur celui-ci, parée de pierreries et coiffée d'un turban serti de diamants et surmonté d'une plume d'aigrette. Ses neufs vizirs se trouvaient près du trône, en des attitudes d'humilité. Les soldats de la garde impériale étaient alignés devant l'estrade d'honneur: des Solaks en armure, des plumes noires, blanches et écarlates ondoyant au-dessus des casques dorés.

Les ambassadeurs d'Autriche furent passablement impressionnés, d'autant plus qu'ils avaient eu neuf longs mois pour réfléchir dans le sinistre Château des Sept Tours dominant la mer de Marmara. Le chef des ambassadeurs ravalait sa colère et dissimulait sa rancœur sous un semblant de soumission..., un étrange manteau sur les épaules de Habordansky, général de Ferdinand, archiduc d'Autriche. Sa tête aux traits rudes semblait incongrue auprès de ces robes de soie flamboyante - présent du sultan méprisant - dont il était affublé, et il tendait le cou comme on l'amenait devant le trône, de robustes janissaires le maintenant fermement par les bras. Ainsi étaient présentés aux sultans les envoyés de pays étrangers, depuis ce jour sanglant à Kossova, où Milosh Kabilovitch, chevalier de la Serbie mutilée, avait tué Murad le Conquérant avec une dague cachée sous ses vêtements.

Le Grand Turc regarda Habordansky avec peu de faveur. Soliman était un homme grand et mince, au nez fin et busqué, à la bouche mince et droite, dont la dureté n'était guère adoucie par sa moustache tombante. Son menton étroit et saillant était soigneusement rasé. La seule suggestion de faiblesse se trouvait dans le cou maigre et remarquablement long, mais cette faiblesse apparente était démentie par les lignes dures de cette silhouette élancée et par l'éclat des yeux noirs. Il y avait en lui plus qu'une trace de sang tatar, à juste titre, puisqu'il était autant le fils de Selim le Cruel que celui d'Hafsza Khatun, princesse de Crimée. Né pour la pourpre, héritier de la plus grande puissance militaire du monde, coiffé du casque de l'autorité et paré du manteau de l'orgueil, il ne reconnaissait aucun pair en dessous des dieux.

Sous son regard d'aigle, le vieil Habordansky baissa la tête pour dissimuler la rage maussade qui faisait briller ses yeux. Neuf mois plus tôt, le général était arrivé

à Stamboul, représentant son maître, l'archiduc, avec des propositions de trêve et la libre disposition de la couronne de fer de Hongrie, arrachée de la tête du roi Louis, mort sur le sanglant champ de bataille de Mohacs, où les armées victorieuses du Grand Turc lui avaient ouvert la route vers l'Europe.

Un autre ambassadeur l'avait précédé dans cette ville: Jérôme Lasczky, le comte palatin de Pologne. Habordansky, avec la brusquerie de sa race, avait réclamé la couronne de Hongrie pour son maître, provoquant l'ire de Soliman. Lasczky avait demandé à genoux, tel un suppliant, cette couronne pour ses compatriotes, à Mohacs.

Lasczky avait été couvert d'honneurs, d'or et de promesses de protection. En échange, il avait été contraint de donner des gages qui faisaient horreur même à son âme de ladre..., vendant les sujets de son allié et les réduisant à l'esclavage... , ouvrant la route au sultan à travers les territoires soumis, jusqu'au cœur même de la Chrétienté.

Tout cela avait été porté à la connaissance de Habordansky, écumant de rage dans la prison où l'avait envoyé le courroux arrogant du sultan. A présent Soliman toisait avec mépris le vieux général fidèle. Puis il se dispensa de la formalité habituelle, consistant à parler par l'intermédiaire de son grand vizir. Un Turc de sang royal n'aurait jamais daigné admettre qu'il parlait l'une des langues franques, mais Habordansky comprenait le turc. Les remarques du sultan furent brèves et dépourvues de tout préambule:

-Informe ton maître que suis prêt maintenant à lui rendre visite sur ses terres, et que s'il néglige de me rencontrer à Mohacs ou à Pest, j'irai le chercher jusqu'aux murs de Vienne.

Habordansky s'inclina, sans rien dire, craignant que sa colère n'explode. Sur un geste dédaigneux de la main impériale, un officier de la cour s'avança et remit au général une petite bourse dorée, contenant deux cents ducats. Chaque membre de sa suite, attendant patiemment à l'autre bout de la salle, gardés par les lances des janissaires, fut pareillement récompensé.

Habordansky marmonna des remerciements; ses mains noueuses étaient crispées sur le présent avec une vigueur inutile. Le sultan eut un léger sourire, parfaitement conscient que l'ambassadeur lui aurait volontiers lancé les pièces d'or au visage, s'il l'avait osé. Il leva la main à demi, en un geste de congédiement, puis s'immobilisa soudain comme son regard se posait sur le groupe d'hommes composant la suite du général, ou plus exactement, sur l'un de ces hommes. Cet homme dépassait par la taille tous ceux se trouvant dans la salle. Puissamment bâti, il portait gauchement les vêtements turcs dont on l'avait affublé. Sur un geste du sultan, il fut amené devant lui, solidement maintenu par les soldats.

Soliman le considéra étroitement. La veste turque et la *khalat* volumineuse ne parvenaient pas à cacher les lignes dures de son corps robuste et musclé. Ses cheveux fauves étaient coupés court; sa moustache blonde et tombante soulignait un menton volontaire. Ses yeux bleus semblaient étrangement voilés; c'était comme si l'homme dormait debout, les yeux ouverts.

-Parles-tu la langue turque? demanda le sultan.

Soliman faisait à cet homme l'honneur stupéfiant de s'adresser directement à lui.

En dépit de toute la pompe de la cour ottomane, le sultan avait gardé un peu de la simplicité de ses ancêtres tatars.

-Oui, Votre Majesté, répondit le Franc.

-Qui es-tu?

-On m'appelle Gottfried von Kalmbach. Soliman fronça les sourcils. Inconsciemment, ses doigts se portèrent à son épaule où, sous les robes de soie, il sentit les contours d'une vieille blessure.

-Je n'oublie pas les visages. J'ai déjà vu le tien... en des circonstances telles qu'il s'est gravé dans ma mémoire. Pourtant je ne parviens pas à me rappeler quelles furent ces circonstances.

-J'étais à Rhodes, proposa le Germain.

-Beaucoup d'hommes se trouvaient à Rhodes, fit sèchement Soliman.

-En effet, admit von Kalmbach tranquillement. De l'Isle-Adam y était.

Soliman se raidit et ses yeux brillèrent à la mention du nom du grand maître des chevaliers de Saint-Jean, dont la défense acharnée de la ville de Rhodes avait coûté au Turc soixante mille hommes. Il décida néanmoins que le Franc n'était pas assez subtil pour que sa remarque contînt quelque pique perfide. Aussi renvoya-t-il d'un geste de la main les ambassadeurs.

Ceux-ci quittèrent la Présence, poussés par les gardes, sortant à reculons, et l'incident fut clos. Les Francs quitteraient Stamboul sous bonne garde et seraient conduits jusqu'à la frontière la plus proche de l'Empire. L'avertissement du Turc serait porté en toute hâte à l'archiduc et, suivant de près cet avertissement, les armées de la Sublime Porte se mettraient en marche.

Les officiers de Soliman savaient que le Grand Turc ne se contenterait pas de placer Zapolya, ce pantin, sur le trône conquis de Hongrie. Les ambitions de Soliman embrassaient toute l'Europe, ce Frankistan entêté qui, des siècles durant, avait envoyé sporadiquement des hordes vers l'Orient, des hordes qui chantaient et pillaient. Les peuples d'Orient, à la nature inconstante et fantasque, avaient semblé à plusieurs reprises mûrs pour la conquête musulmane, et s'ils n'avaient pas remporté la victoire, du moins n'avaient-ils jamais été conquis.

Ce fut au soir du jour où les ambassadeurs autrichiens avaient quitté Stamboul que Soliman, méditant sur son trône, redressa sa tête aux traits fins et fit un signe de la main à son grand vizir. Celui-ci s'approcha avec confiance. Le grand vizir était toujours certain de l'approbation de son maître. N'était-il pas le compagnon de beuverie et l'ami d'enfance du sultan?

Ibrahim n'avait qu'un seul rival pour lui disputer la faveur de son maître : la jeune Russe aux cheveux roux, Khurrem la Joyeuse, que l'Europe connaissait sous le nom de Roxelana. Des marchands d'esclaves l'avaient enlevée dans la maison de son père, à Rogatino, et elle était devenue la favorite du harem du sultan.

-Je viens de me rappeler où j'avais déjà vu cet Infidèle, dit Soliman. Te souviens-tu de la première charge des chevaliers à Mohacs?

Ibrahim tressaillit imperceptiblement à cette allusion.

-Oh, Protecteur du Compatissant, comment pourrais-je oublier ce jour au cours duquel un Incroyant versa le sang divin de mon maître?

-Alors tu te souviens que trente-deux chevaliers, les paladins des Nazaréens, chargèrent impétueusement nos rangs, chacun d'eux acceptant de donner sa vie pour tuer ma noble personne. Par Allah, ils s'élançèrent comme des hommes se rendant à des noces ! Leurs puissants destriers et leurs longues lances renversaient et transperçaient tous ceux qui cherchaient à les arrêter; leurs armures déjouaient l'acier le plus fin. Pourtant ils tombèrent lorsque retentirent les fusils à pierre. Bientôt trois seulement étaient encore en selle : le chevalier Marczali et deux compagnons d'armes. Les paladins fauchèrent mes Solaks comme du blé mûr, mais Marczali et l'un de ses compagnons tombèrent... quasiment à mes pieds.

« Il restait encore un chevalier. Son casque à visière avait été arraché de sa tête et du sang coulait de chaque jointure de son armure. Il lança son cheval droit vers moi, faisant tourner sa grande épée qu'il tenait à deux mains. Je le jure sur la barbe du Prophète, la mort fut si proche de moi que je sentis le souffle brûlant d'Azraël sur ma nuque!

« Son épée scintilla, tel un éclair dans le ciel, et s'abattit sur mon casque, le coup m'assomma à moitié et du sang coula de mon nez, déviée par celui-ci, elle fendit ma cuirasse à l'épaule et me fit cette blessure, laquelle m'élança, encore aujourd'hui, à l'approche des pluies. Les janissaires qui l'entouraient de tous côtés tranchèrent les jarrets de son cheval, et il fut projeté à terre comme l'animal s'abattait. Les derniers de mes Solaks m'emportèrent à l'écart de la bataille. Puis l'armée hongroise survint. Je ne pus voir ce qu'il advint du chevalier. Pourtant je l'ai revu aujourd'hui. »

Ibrahim sursauta et laissa échapper une exclamation incrédule.

-Non, je ne puis me tromper... J'ai reconnu ces yeux bleus. Comment cela se fait-il, je l'ignore, mais ce Germain, Gottfried von Kalmbach, est le chevalier qui me blessa à Mohacs.

-Mais, Défenseur de la Foi, protesta Ibrahim, les têtes de ces chevaliers ont été empilées devant ta tente royale...

-Et je les ai comptées et n'ai rien dit alors, pour éviter que les hommes pensent que j'en faisais retomber le blâme sur toi, répondit Soliman. Mais il y avait seulement trente et une têtes. La plupart étaient tellement mutilées que je discernais bien peu de leurs traits. Mais, d'une façon ou d'une autre, cet Infidèle a réchappé au massacre, celui qui m'a fait cette blessure. J'apprécie les hommes courageux, mais mon sang n'est pas si commun au point qu'un Infidèle puisse le verser sur le sol en toute impunité, pour que des chiens le lapent. Occupe-toi de cela.

Ibrahim s'inclina respectueusement et se retira. Il suivit de vastes couloirs et entra dans une pièce au carrelage bleu; les fenêtres aux arcades d'or donnaient sur de spacieuses galeries ombragées par des platanes et des cyprès, rafraîchies par le poudroiement d'eau de fontaines au son argentin. Sur son ordre, ce fut dans cette pièce que le rejoignit Yaruk Khan, un Tatar de Crimée, une silhouette impassible aux yeux bridés, revêtu de cuir laqué et de bronze poli.

-yaruk, dit le grand vizir ton regard obscurci par le koumis a-t-il remarqué le Germain, le seigneur de grande taille au service de l'émir Habordansky, celui dont

la chevelure est aussi rousse que la crinière d'un lion?

-En vérité, *noyon*, celui qui se nomme Gombuk.

-C'est bien lui. Emmène avec toi un *chambul* de tes frères-chiens et rattrape les Francs. Reviens ici avec cet homme et tu seras largement récompensé. Les personnes des ambassadeurs sont sacrées, mais cette affaire n'est pas officielle, ajouta-t-il avec cynisme.

-Entendre c'est obéir!

Avec un salut aussi profond que celui accordé au sultan lui-même, Yaruk Khan sortit de la pièce à reculons, laissant seul le second personnage de l'Empire.

## ΥΦΧΨΩ

Il revint quelques jours plus tard, maculé de boue et harassé par une longue chevauchée, mais sans sa proie. Ibrahim darda sur lui un regard menaçant. Le Tatar se prosterna devant les coussins de soie sur lesquels le grand vizir était assis, dans la chambre bleue aux fenêtres ornées d'arcades d'or.

-Grand Khan, ne laisse pas ton courroux s'abattre sur ton esclave. Ce n'était pas ma faute, sur la barbe du Prophète !

-Assieds-toi sur ton arrière-train galeux et aboie ton histoire, ordonna Ibrahim avec prévenance.

-Voici ce qui s'est passé, seigneur, commença Yaruk Khan. Je suis parti à bride abattue. Les Francs et leur escorte avaient une avance considérable sur moi, voyageant toute la nuit, sans s'arrêter. Pourtant je les ai rejoints le lendemain, au milieu de la journée. Mais Gombuk ne se trouvait pas parmi eux, hélas! Lorsque je me suis informé à son sujet, le paladin Habordansky, pour toute réponse, a lancé nombre de jurons sonores, comme le grondement d'un canon. Aussi ai-je parlé à plusieurs membres de l'escorte qui comprenaient le langage de ces Infidèles, et j'ai appris ce qui s'était passé. Seulement j'aimerais que mon seigneur se souvienne que je ne fais que répéter les paroles des spahis de l'escorte, qui sont des hommes sans honneur et mentent comme...

-... Un Tatar, dit Ibrahim.

Yaruk Khan accueillit ce compliment par un large sourire, comme un rictus de chien, et poursuivit:

-Voici ce qu'ils m'ont dit. A l'aube, Gombuk a guidé son cheval à l'écart des autres, et l'émir Habordansky lui en a demandé la raison. Alors Gombuk a éclaté de rire à la manière des Francs - ho, ho, ho! - comme cela. Et Gombuk a dit :«Il est très profitable de te servir! J'ai pu me reposer durant neuf mois dans une prison turque et Soliman nous a remis un sauf-conduit jusqu'à la frontière. Aussi ne suis-je pas tenu de t'accompagner. »

«Chien, a rétorqué l'émir, une guerre est imminente et l'archiduc a besoin de ton épée. »

« Que le diable emporte l'archiduc », a répondu Gombuk. « Zapolya est un chien parce qu'il n'est pas intervenu, à Mohacs, et a permis que nous soyons taillés en pièces, nous ses compagnons, mais Ferdinand est un chien, lui aussi. Lorsque j'étais sans le sou, j'ai mis mon épée à son service. A présent que j'ai deux cents ducats et ces robes que je peux vendre à n'importe quel Juif pour une poignée de pièces d'argent, que le diable me morde si je tire mon épée pour quelqu'un, tant qu'il me reste un ducat. Je me rends à la plus proche taverne chrétienne que je trouverai; toi et l'archiduc pouvez aller en enfer ! »

« Là-dessus, l'émir l'a maudit avec force imprécations. Gombuk est parti en riant - ho, ho, ho! et en entonnant un chant sur une blatte nommée... »

-Assez!

Les traits d'Ibrahim étaient noirs de rage. Il tirait violemment sur sa barbe, songeant qu'en faisant cette allusion à Mohacs, von Kalmbach avait quasiment étayé les soupçons de Soliman. Cette affaire de trente et une têtes lors qu'il aurait dû y en avoir trente-deux était quelque chose qu'aucun sultan turc n'oublierait. Des personnages haut placés avaient perdu leur poste... et leur tête, pour des questions plus insignifiantes. La façon dont Soliman s'était comporté montrait son indulgence presque incroyable et sa considération envers son grand vizir, mais Ibrahim, malgré sa vanité, était un homme perspicace et ne souhaitait aucunement qu'une ombre, même la plus légère, vînt s'interposer entre lui et son souverain.

-Tu ne pouvais pas suivre sa piste, chien? demanda-t-il.

-Par Allah, jura le Tatar inquiet, il allait certainement à la vitesse du vent. Il a franchi la frontière avec plusieurs heures d'avance sur moi. Je l'ai suivi aussi loin que je l'osais...

-Assez d'excuses, l'interrompit Ibrahim. Trouve Mikhal Oglu et dis-lui de venir ici.

Le Tatar s'en alla avec reconnaissance. Ibrahim n'était guère tolérant lorsqu'un homme échouait dans la mission qui lui avait été confiée.

## ΩΨΧΦΥ

Le grand vizir méditait sombrement, assis sur ses coussins de soie, lorsque l'ombre de deux ailes de vautour s'étendit sur le sol aux dalles de marbre. La mince silhouette de celui qu'il avait mandé s'inclina devant lui. L'homme dont le seul nom faisait frissonner d'horreur toute l'Asie occidentale parlait d'une voix douce et se déplaçait avec la souplesse affectée d'un chat, mais le mal absolu de son âme transparaissait dans ses traits sinistres, et faisait briller ses yeux bridés et étroits.

Il était le chef des Akinjis, ces cavaliers cruels dont les incursions répandaient la terreur et la désolation à travers toutes les régions situées au delà des frontières du royaume du Grand Turc. Il portait une cuirasse et un casque ornés de gemmes ; les grandes ailes de vautour étaient fixées sur les épaulières de son haubert aux

mailles d'acier dorées. Ces ailes se déployaient au vent lorsqu'il lançait son cheval au galop; les ombres de la mort et de la destruction étaient tapies sous leurs rémiges. C'était la pointe du cimetière de Soliman, le tueur le plus illustre parmi une nation de tueurs, qui se tenait devant le grand vizir.

-Bientôt tu précéderas les armées de notre maître sur les terres des Infidèles, lui annonça Ibrahim. Tu recevras l'ordre, comme toujours, de frapper et de n'épargner personne. Tu dévasteras les champs et les vignobles des Caphars, tu incendieras leurs villages, tu cribleras de flèches leurs hommes, et emmèneras leurs femmes en captivité. Les terres au-delà de nos armées en marche crieront de douleur sous ton talon.

-Ce sont d'agréables nouvelles à entendre, Favori d'Allah, répondit Mikhal Oglu de sa voix douce et onctueuse.

-Cependant, il y a un ordre dans l'ordre, poursuivit Ibrahim, fixant d'un regard perçant l'Akinji. Tu connais le Germain, von Kalmbach?

-Oui ... Gombuk, comme l'appellent les Tatars.

-En effet ... Je te donne l'ordre suivant : quels que soient ceux qui se battent ou fuient, vivent ou meurent, cet homme ne doit pas vivre. Cherche-le et débuste-le, où qu'il se trouve, même si ta quête te conduit jusqu'aux rives du Rhin. Lorsque tu m'apporteras sa tête, ta récompense sera trois fois son poids en or.

-Entendre c'est obéir, seigneur. On dit qu'il est le fils errant d'une noble famille de Germanie, renié par les siens. Sa perte a été causée par le vin et les femmes. Certains affirment qu'il fut autrefois chevalier de Saint-Jean, avant d'être chassé de cet Ordre en raison de ses beuveries et ...

-Garde-toi de le sous-estimer, rétorqua Ibrahim d'un ton sévère. C'est peut-être un ivrogne, mais s'il se trouvait au côté de Marczali, on ne peut mépriser un tel homme. Ne l'oublie pas!

-Il n'existe aucune tanière où il pourrait se terrer et m'échapper, Favori d'Allah, déclara Mikhal Oglu. Aucune nuit ne saurait être assez sombre, aucune forêt assez touffue pour le cacher. Si je ne t'apporte pas sa tête, je lui permets de t'envoyer la mienne.

-Assez! fit Ibrahim avec un sourire, tirant sur sa barbe de contentement. Tu peux te retirer.

La sinistre silhouette aux ailes de vautour sortit de la chambre bleue, d'un pas souple et silencieux. Ibrahim ne pouvait se douter qu'il venait de faire les premiers pas dans une lutte farouche qui se poursuivrait durant des années et à travers des pays lointains... Une guerre féroce et acharnée dont les tourbillons noirs recouvriraient des trônes, des royaumes et des femmes à la chevelure rousse plus belles que les flammes de l'enfer.